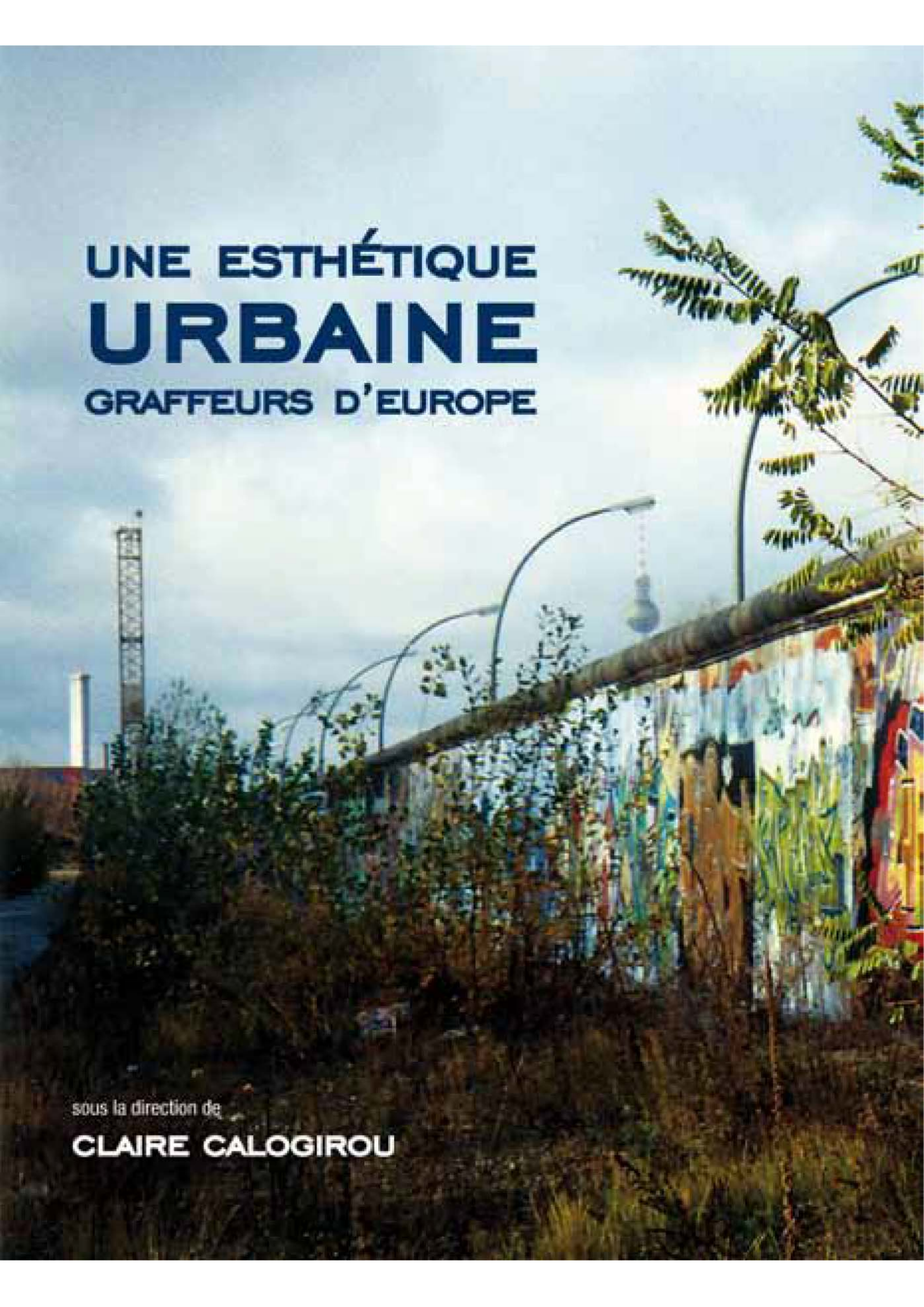




UNE ESTHÉTIQUE URBAINE

GRAFFEURS D'EUROPE

sous la direction de

CLAIRE CALOGIROU

UNE ESTHÉTIQUE URBAINE

GRAFFEURS D'EUROPE

Cet ouvrage est une étape dans un travail de recherche entrepris depuis la fin des années 90. Fondée sur une démarche ethnologique, la recherche a permis la constitution d'une collection pour le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, grâce au soutien de la Réunion des Musées Nationaux. Les rencontres avec une soixantaine de graffeurs européens, interviewés et filmés ainsi que la participation à de nombreux événements sont au cœur de ce travail. Ces pages ouvrent quelques fenêtres sur l'histoire du Graffiti en Europe et sur quelques-unes des figures marquantes de ce qui fut dans ses prémices un amusement, un pied-de-nez, un mode de vie souterrain. Au fil des années, il a connu un certain nombre de transformations, s'échappant pour partie de ses bases, tout en vivant à travers ses passionnés. Ce mouvement culturel, dont les acteurs partagent un mode de vie, s'est construit dans et par la rue, se revendique comme tel. Au côté d'autres mouvements minoritaires qui portent un regard particulier sur l'environnement urbain, il contribue à transformer la rue en lieu de vie et en faire un lieu d'esthétisation.

Ouvrage abondamment illustré d'images d'enquêtes, d'objets et œuvres d'art issus des collections du MuCEM et de collections particulières, au fil de ses pages, le regard des graffeurs et celui de la société sont mis en perspective. Pour la première fois, une partie de cette collection a été exposée au lieu unique à Nantes (6 novembre 2011-8 janvier 2012).

Outre la part consacrée à la recherche et la collecte au MuCEM (Claire Calogirou), *Une esthétique urbaine, Graffeurs d'Europe raconte une histoire européenne*, à partir des USA (Alexandre Paul Demetrius, journaliste et writer), avec des focus sur quelques places fortes du Graffiti européen (Sophie Valliergue, diplômée de l'Ecole du Louvre, spécialiste en conception d'expositions), en particulier l'Espagne (Jean-Guy Solnon, graffiti artiste et producteur d'événements internationaux). Il interroge des thèmes comme le marché de l'art (Valérie Mondot, fondatrice de Taxie Gallery, galerie nomade de graffiti), la constitution de collections (Emmanuel Moyne, avocat et collectionneur d'art hors-les-normes), le métier de galeriste (Willem Speestra, galeriste et collectionneur pionnier du graffiti), l'exposition (Patricia Buck, programmatrice des arts plastiques au lieu unique, Patrick Gyger, directeur du lieu unique, Nantes). Il croise ainsi des points de vue professionnels et personnels. Des artistes ont accepté de poser leur regard sur le Graffiti, comme Hervé di Rosa, artiste international ou Musa, graffeuse espagnole.

CLAIRE CALOIROU

Ethnologue, chargée de recherche au CNRS
Institut d'Etudes Européennes et Méditerranéennes Comparatives-Maison des Sciences
de l'Homme et de la Méditerranée et Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.

Spécialiste des cultures urbaines, Claire Calogirou a mené des recherches et constitué des collections pour le MuCEM sur le skateboard, le hip hop et le graffiti.

Ses travaux ainsi que les liens noués avec les milieux concernés lui ont permis la création d'expositions présentées dans plusieurs lieux en France : «Skate story» (1996-2001, co-commissariat), «Hip hop, art de rue, art de scène» (2001-2009, commissariat), «Faire le mur», lieu unique, Nantes, 6 novembre 2011-8 janvier 2012 (co-commissariat)

Claire Calogirou est enseignante à l'Ecole du Louvre et coordinatrice du pôle recherche-musée, MuCEM-Idemec

claire.calogirou@culture.gouv.fr
calogirou@mmsch.univ-aix.fr

Les pages qui suivent donnent quelques exemples des contenus de l'ouvrage.



Le jour J, festival de graffiti européen - Plaine-St-Denis, 13-14 juin 2009

LA RECHERCHE ET LA COLLECTE AU MUSÉE DES CIVILISATIONS DE L'EUROPE ET DE LA MÉDITERRANÉE

LA RECHERCHE

La recherche sur le Graffiti poursuit mes intérêts antérieurs pour l'analyse des pratiques à partir des acteurs eux-mêmes. Elles s'articulent autour des notions d'espace public et de territoires spatiaux et symboliques avec la prise en compte de groupes minoritaires ainsi que du sens des politiques qui se développent à leur égard.

La méthodologie employée dans la recherche est fondée sur l'ethnologie urbaine et à plusieurs reprises mes recherches ont été en lien avec la constitution de collections significatives pour le musée. La méthodologie est fondée sur la communication avec les acteurs eux-mêmes ; c'est à partir du contexte des interrelations établies que s'élabore l'analyse des mouvements culturels en France (et de façon plus restreinte en Europe). Gérard Althabe, dans l'ensemble de ses écrits comme dans ses séminaires, souligne que : «La spécificité de la démarche ethnologique est d'être une production de connaissances s'effectuant dans le contexte de l'interaction du chercheur et des sujets, l'enquête de terrain». En cela, ces travaux apportent une contribution à la réflexion autour des modes de vie urbains au travers les groupes qui les animent. La rencontre avec les sujets dans l'enquête de longue durée donne régulièrement l'occasion de s'interroger sur son implication dans de nombreuses situations. La durée des terrains

46

d'enquête est un atout pour la mise en place et l'accomplissement de toute recherche ethnologique. Concernant un sujet tel que le Graffiti (et le Hip Hop) la constitution d'un réseau est indispensable. Il m'aurait été extrêmement difficile de mener de manière approfondie ce travail si je n'avais pu m'appuyer progressivement sur des acteurs du mouvement, surtout pour sa dimension européenne.

J'ai entrepris de m'investir dans cette recherche sur le Graffiti à la fin des années 90, fortement soutenue par le directeur du musée¹³. La mise en place de mes investigations a nécessairement connu une phase «d'errance», de tâtonnements. Ces moments n'ont nullement été infructueux, car ils m'ont permis de me nourrir du sujet, d'engranger des connaissances et d'asseoir des contacts.

Parallèlement, je commençais à m'intéresser à l'ensemble du mouvement Hip Hop et les croisements des acteurs entre ses composantes se sont révélés précieux. Et puis, il faut aussi ajouter qu'enquêter dans un milieu méconnu socialement stigmatisé, avec une histoire complexe avec les institutions, engendre des préjugés et une certaine méfiance du milieu à l'égard du chercheur. Bref, selon une formule consacrée de l'enquête ethnologique, il fallait me faire accepter, «légitimer», ce qui ne s'acquiert que par la durée sur le terrain. Les relations que j'ai pu ainsi développer dans le temps constituent des soutiens extrêmement précieux et riches au plan humain.

Cette recherche a été entreprise concrètement en 2000 et j'ai pu bénéficier du soutien financier de la Réunion des Musées Nationaux dans ce qui se

13 - Michel Colardelle, conservateur en chef du patrimoine, a été directeur du MNATP-MuCEM et du Centre d'Ethnologie Française auquel j'étais rattachée, jusqu'en 2009. Bruno Suzzarelli lui a succédé dans une configuration juridique différente, dans la mesure où il est chargé de conduire le MuCEM jusqu'à son ouverture en 2013.



Palermo, Jonone, André, Os Gêmeos - Bagnolet, 2002

47



15 - Un film de montage a été réalisé en 2011 à partir des films d'enquêtes. Il a été diffusé durant l'exposition «Paire le mur».
16 - L'exposition «Paire le mur» présente pour la première fois une partie de la collection du MuCEM au lieu unique à Nantes du 6 novembre 2011 au 8 janvier 2012.

D'autre part, des objets et documents liés à des histoires personnelles et/ou collectives de graffeurs.

Il est impossible de citer de manière exhaustive les environ six cents objets et oeuvres. Pour résumer, la collection est constituée d'objets et documents 2D et 3D dont les volumes vont de l'infiniment petit, comme un embout de bombe aérosol ou une feuille de papier, au monumental comme le morceau du mur de Berlin, en passant par des livres, magazines, vinyls, dessins, tableaux, sculptures, vêtements, jouets, objets urbains... Près de huit cents photographies (argentiques et numériques) et quatre-vingt quinze heures de films (DV) d'enquêtes accompagnent et documentent la collection¹⁵.

Il s'agit donc d'une collection anthropologique et artistique dont l'objectif est de montrer un mouvement culturel dans son histoire et son évolution ainsi qu'en tant que fait de société dans les débats et controverses qui l'animent et dont il est l'enjeu.

CONCLUSION

Comment conclure après dix années d'immersion dans le Graffiti (et aussi le Hip Hop)... Mais puis-je conclure alors que la recherche et la collecte se poursuivent... L'histoire n'est pas finie...

J'ai bien conscience que mon travail ne peut être que partiel. Ces moments du Graffiti que j'ai abordés n'offrent ici qu'un aperçu. L'exhaustivité est loin de mes préoccupations, au risque de la partialité et de la prétention... Il ne peut en être autrement ; faits et dates ne peuvent être tenus comme avérés, ils connaissent des variantes... Il est des villes et des acteurs méconnus, oubliés... Des inventions disputées quant à leur paternité, comme celle de la *palancao* en Espagne (tirer l'alarme du métro, descendre du wagon, le taguer au vu des passagers et disparaître) ou poser un morceau de toile sur un wagon, peindre un *whole car* et emporter avec soi ce «souvenir», tableau abstrait, comme ceux collectés à Berlin et Stockholm...

Mais là n'est pas l'essentiel.

Cette recherche m'a permis d'élaborer une connaissance de l'intérieur du mouvement grâce aux acteurs du Graffiti et au soutien et l'aide de plusieurs d'entre eux ; et de réunir la première collection dans une institution muséale. L'objectif de ce travail ne constituait bien évidemment aucunement une opération de «récupération» selon les craintes évoquées par le milieu au tout début de mes enquêtes, mais d'offrir par la recherche et la collection des éléments de connaissance aux publics, lecteurs et visiteurs, aux détracteurs comme aux admiratifs, aux simples curieux. Un musée de société en exposant ses collections¹⁶ n'a pas pour ambition de convaincre à tout prix sur un sujet, mais plus modestement de faire se poser des questions en prenant du plaisir et de sortir quelque peu différent de ce qu'on était en y entrant.

Du bruit tirait Joy Sorman (1997) dans cet hommage enchanteur à NTM où elle écrivait : «Le rap épaisse la langue et la fait renaître comme un nouvel amour, un amour de jeunesse. NTM, la belle langue française KO sur le ring les bras en croix, empoignée, traînée par les cheveux, jetée dans le coffre d'une grosse bagnole américaine -vitrines fumées- et le tour du périph la nuit à 160. De quoi reprendre goût à la vie». Elle poursuivait ainsi : «J'aime NTM qui aime son temps, un temps étourdissant. Joy Starr et Kool Shen n'ont pas fini de bénir le bruit ambiant, le fracas des roues du

métro sur les rails ; n'ont pas fini de bénir l'être industrielle, les transports en commun, les cheminées d'usine, les échangeurs d'autoroute, les sirènes, les travaux publics, le périph, la poussière. Le secret : aimer son temps et ramasser tout ce qui traîne ; gouter tous les fruits de la ville ; se trouver dans les meilleures dispositions à l'égard de son environnement le plus proche. Ne pas porter trop loin son regard, ne pas espérer ou regretter, prendre ce qu'il y a avec joie et impatience ; même le pire, même le plus sale». Alors ce *Faites du bruit* que crient les rappeurs dans leur flow si particulier et sur leurs musiques samplées si méprisées avant d'être largement utilisées, dont est fait le roman de Joy Sorman n'est-il pas le parent de la lettre et de la couleur des graffeurs ?

La difficulté de conclure à ce stade de la recherche est celle finalement d'accepter de ne pas sortir de ce paradoxe du Graffiti : l'apparente inutilité de l'acte et le défi de l'interdit et le grand bonheur dans son accomplissement. Les risques pris par les graffeurs sont souvent énormes mais leur jouissance de l'avant et de l'après l'est tout autant.

Quant aux points de vue de la société, ils balancent : interdisant et poursuivant d'un côté mais dans le même temps s'y intéressant ou travaillant avec.

D'autres groupes sociaux engagés dans leur passion connaissent les mêmes situations, comme le skateboard et le snowboard par exemple...

Le Graffiti s'est construit, au côté d'autres mouvements culturels minoritaires, à l'intérieur de groupes d'acteurs passionnés dont le plaisir et la compétition par le lettrage constituait le fondement de leur activité. La vie autour du Graffiti se révèle aussi importante que le moment même de son exécution.

Forme subversive dont la dimension revendicative et rebelle de ses origines a pu estomper pour une part avec sa diffusion, le Graffiti n'en demeure pas moins une activité dérangeante dans l'organisation de la cité. La réponse culturelle et politique à des rapports de domination est moins vive mais il a contribué à conférer une dimension nouvelle à l'art et au rôle des institutions vis à vis des arts issus de la rue. Les emprunts des milieux artistiques, publicitaires, commerciaux dont il est de plus en plus l'objet ont encouragé une évolution des mentalités. Le débat autour de l'aspect illégal du Graffiti ne s'estompera pas, néanmoins sa visibilité affirme des manières inhabituelles, minoritaires et dérangeantes de vivre la ville. Il pose, au côté d'autres pratiques, la question de la reconnaissance d'un espace culturel pluriel. Conjointement, ces pratiques apportent tant au plan symbolique que matériel une diversité et une richesse des regards et des manières d'être, autant de production d'identités multiples voire recomposées. Que ces manifestations soient artistiques ou sportives, elles s'expriment à l'intérieur d'un mouvement culturel dont les acteurs partagent un mode de vie, mouvement qui s'est construit dans et par la rue, qui se revendique comme tel et qui dans ses développements connaît des évolutions multiples.

Loin de désigner ces groupes de pratiquants comme des «peuplades exotiques» en marge de la vie urbaine, c'est au contraire une mise en évidence de leur forte intégration dans leur environnement qui se dégage de leurs modes de vie. En produisant des spectacles de rue de toutes sortes, ces groupes transforment la rue en lieu de vie, en font un lieu d'esthétisation. L'enjeu qui s'engage à travers eux est celui d'une redéfinition plurielle de l'espace public et de sa revendication, de son imagination dont Pierre Sansot disait que c'était la manière la plus forte de s'en emparer.



Mur de Berlin
Don du Sénat de Berlin
300 x 100 cm - MuCEM - inv.2008.77.1

Cette acquisition revêt un intérêt très fort pour les collections du musée car il s'agit de la fois la collection Graffiti du musée et la problématique des conflits idéologiques et politiques qui s'inscrivent dans les territoires. La ville de Berlin est à ce titre emblématique de l'histoire européenne, mais aujourd'hui des habitants d'autres villes d'Europe et d'ailleurs vivent dans leur quotidien les conséquences de ces conflits. Le mur est un symbole matériel de cette période. Il est tombé le 9 novembre 1989, une partie est conservée, East Side Gallery, il est interdit d'y apposer graffis, messages, dessins. C'est dire combien pour les graffeurs, ce mur fait partie aussi de leur histoire. Ils y ont posé des graffis, simples tags ou fresques, et se plaisent à voir sur East Side Gallery, les signatures des anciens. D'autre part, des graffeurs berlinois racontent qu'à la chute du mur, les Berlinois de l'est, comme toute l'Europe de l'est, ont découvert le Graffiti.

58

59



Carnet de signatures
Jonone - Paris-USA
25 x 30 cm - MuCEM inv.2003.141.6
Jonone a rempli là les pages de son seul carnet, reproduisant à l'infini ses signatures au stylo bille.



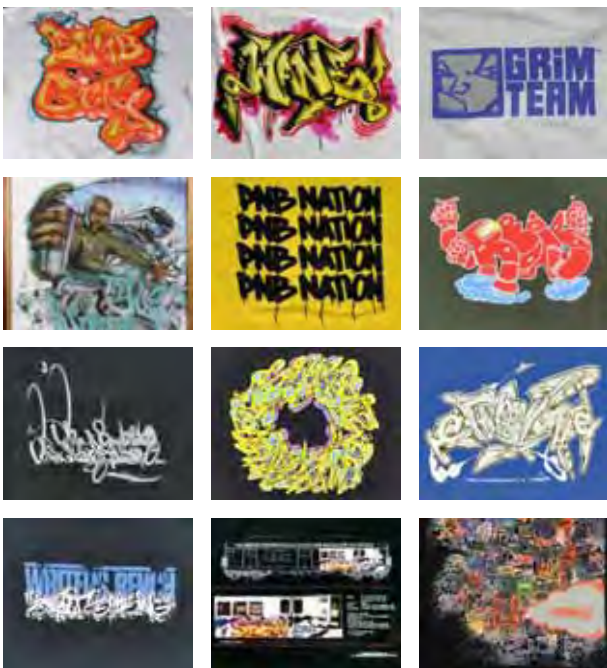
Feuille noire de signatures
RIZT - Paris, 1995
80 x 60 cm - MuCEM inv.2004.116.5
Sur cette feuille noire, il s'est exercé en écoutant de la musique. Il a fait des essais de marqueurs 15 mm (entre autres), utilisés dans la rue sur des affiches. Ces tags faits pour être peu visibles, donc dur.



Carnet de dessin
RIZT - Paris, années 2000
21 x 15,7 cm - MuCEM inv.2004.67.1
Il a commencé ses books en 1988 ; pour lui, ils étaient comme des cahiers d'exercices quotidiens. Il avait toujours un carnet à portée de main, «comme pour faire des gammes».



Underground Zero
Nol/Ptarm - Paris, 2004
33 x 33 cm - MuCEM inv.2005.83.1
Dessin original pour l'album Underground Zero du célèbre dj français, D.Nasty. Réalisé à l'encre, ce dessin manifeste une nouvelle fois les connexions entre les disciplines artistiques à l'intérieur du mouvement Hip Hop, mais bien au-delà également. Ainsi Nol, graffiti artiste, ne se revendique pas du Hip Hop comme D.Nasty mais du funk et de l'électro, scène en fin de compte pas très éloignée.



Ensemble de t-shirts
Bombing, magasin Fame City - Berlin, 2004 - inv.2004.283.2 ; Ware - USA, 2001 - inv.2002.68.31 ; Grim Team - Belgique, 2000 - inv.2012.0.32 ; Banga - Paris, 1999 - inv.2004.74.4 ; PNB - New York, 2000 - inv.2012.0.31 ; Pless - New York, 2001 - inv.2002.68.27 ; 132 - Marseille, 2002 - inv.2002.168.1 ; Sharp - New York, 2000 - inv.2012.0.33 ; Darco/FBI - Paris, années 2000 - inv.2003.144.3 ; Writers Bench - New York, 2000 - inv.2002.17.2 ; Seen - New York, 2000 - inv.2002.17.3 ; Triad - Paris, 2003 - inv.2004.291.1
Comme dans d'autres milieux, les t-shirts sont depuis longtemps porteurs de l'image de graffeurs, de collectifs, d'événements ; leur diffusion reste limitée. Edités par des marques, des boutiques, des collectifs, ils sont portés aussi bien par les initiés que par les amateurs du graffiti.
Banga peignait des t-shirts à la bombe aérosol sur le modèle de ceux que peignaient les Américains sur son stand des Puces de Oignancourt. Dans sa boutique des Halles, aujourd'hui fermée, il les présentait sous cadre.



Baskets de travail
Der - Toulouse, 1998-2001
MuCEM inv.2002.171.1
Les vêtements, que ce soient les baskets ou les pantalons, ne peuvent pas ne pas porter les traces de l'activité des graffeurs ; des traces de bombes aérosol, comme des traces de ciment qui marqueraient les vêtements de travail des maçons ou traces d'aliments sur ceux des professionnels des métiers de bouche.

Bougie
Darco - France-Allemagne, milieu années 90
MuCEM inv.2003.38.13

Objets «publicitaires»
Til à Fifi - France, années 1990
MuCEM inv.2002.174.3, 4, 5

Poubelle taguée
Truskool - Toulouse, 2000,
MuCEM inv.2002.168.20
Cette poubelle se trouvait dans le local du collectif Truskool, collectif aujourd'hui dissous.

Planche de skate
Société V7 DISTRIBUTION - Ebbw-Units, 1996-98
MuCEM inv.2002.45.31

Le décor des planches de skate est l'objet de toutes les imaginations et toutes les références. Certaines d'entre elles sont devenues cultes en raison des artistes qui les ont décorées. Car le milieu du skate a développé des liens forts avec les arts, musiques, photographie, peinture. Des skateurs sont devenus des artistes reconnus. Les références au Hip Hop, sans être une part importante du milieu skate, sont néanmoins présentes. Cette planche de skateboard est une référence directe au mouvement graffiti. Un skateshop comme Street Machine développe régulièrement des collaborations avec des graffiti artistes, citons Jonone et André par exemple.

Gobelet en carton promotionnel
Shake/RAB - Bruxelles, 2002
MuCEM inv.2004.70.1

Planche de skate
André pour le skateshop Street Machine, 2007
MuCEM inv.2012.0.36

Oeufs
Break - Lyon, 2005
MuCEM inv.2006.50.3
Ahéro - Lyon, 2005
MuCEM inv.2005.258.1
June/C4 - Lyon, 2005
MuCEM inv.2005.258.2

Ces Oeufs sont des figurines créées par un créateur japonais -Toy2- qui a nommé ainsi cinq personnages dont celui-ci, un ours. Ces jouets sont très en vogue au Japon depuis les années 90, et en France plus récemment. Ce créateur confiait ces figurines à des artistes avant de les mettre en vente. Face à la demande de personnalisation personnelle, il les vend maintenant vierges. C'est ainsi que Payo Spray (surnom donné à Ahéro) en 2005 qu'il a donné à sa boutique du Vieux Lyon l'idée d'influer des graffeurs de tous horizons et de faire une exposition-vente en fin d'année 2005. Chaque graffeur a peint trois Oeufs.

FAIRE LE MUR : UN APPEL À L'EXPLORATION D'ESPACES INTERSTITIELS

PATRICIA BUCK & PATRICK GYGER

LE GRAFFITI PEUT-IL S'EXPOSER ?

Peut-être est-ce possible au lieu unique, scène nationale de Nantes, qui depuis plus de dix ans mêle programmation transdisciplinaire (théâtre, danse, cirque, musique, arts plastiques, architecture, sciences humaines, etc.) et lieu de vie (bar, restaurant, librairie, hammam, boutique) pour plus de 600 000 personnes chaque année. Ouvert 362 jours/an, 7 jours/7, de 11h00 à 2h00, le lieu unique change de visage tout au long de la journée, s'adapte aux personnes présentes, à leurs envies... Par tous, il se laisse approprier, même par ceux qui souhaitent le taguer, signer, graffiter... Et, l'équipe du lieu unique a depuis ses débuts accepté cette présence instable, changeante et évolutive du graff dans ses murs.

Aujourd'hui, il peut paraître contraire à ces pratiques de leur consacrer un événement dans une institution, dans un espace délimité («la cour» du lieu unique), avec des graffeurs invités et rémunérés, une vaste palette de bombes offertes pour travailler... Peu de place à l'esprit frondeur propre au graffiti en apparence, mais une tentative tout de même, pour l'équipe du lieu unique, de développer un projet qui ressemble à l'état d'esprit initié depuis son ouverture : les artistes ont travaillé in situ sur du mobilier urbain et des supports traditionnellement liés à leur pratique (bus, containers, cabines téléphoniques...); ils se sont appropriés les lieux en toute liberté (sans d'autre contrainte que le temps qui les sépare du vernissage), sans contrôle des sujets abordés, en se répartissant les espaces entre eux, etc. Ici, leur travail a valeur de témoignage. Une fois l'exposition terminée, la «cour» retrouvera son aspect antérieur. «Faire le mur» n'aura duré qu'un temps.

Projet hybride, dans sa construction et dans sa forme, «Faire le mur» est une proposition singulière grâce à l'apport de nombreuses pièces de la collection du MuCEM. Mises côte à côte, les pièces du musée et les productions in situ semblent se glisser dans un entre-deux qui reflète l'état actuel du Graffiti : entre art de la rue, propositions destinées à des galeries, analyse muséale ou documentaire, détournement commercial.

En fin de compte, c'est bien l'histoire du Graffiti et son statut actuel qui sont questionnés ici, son existence dans l'espace public (avec la notion de vandalisme qui y est souvent associée), mais également dans les collections patrimoniales et le marché de l'art.

C'est là toute la complexité de ce projet d'exposition, et le questionnement qui existe autour des œuvres des graffeurs et des tagueurs. Et aujourd'hui, ce qui pour certains est avant tout symbole de liberté individuelle, peut aussi bien faire œuvre de résistance ou servir de support publicitaire... Impossible donc de s'approprier totalement cette forme d'expression.

Malgré ces interrogations, le pari a été fait d'imaginer une exposition sur le Graffiti, volontairement circonscrite dans une pratique aussi loin que possible du deuxième degré, de l'ironie, de la récupération car le Graffiti est bien un art à part entière, nous en sommes convaincus.



NANTES, LU, DU 6 NOVEMBRE 2011 AU 8 JANVIER 2012

Adaptée à l'espace et aux collaborations nantaises, l'exposition est une création du MuCEM (partie anthropologique à partir de la collection graffiti du musée) et du lieu unique (travail in situ de graffeurs invités), le tout étant consacré aux scènes Graffiti européennes.

Dans une scénographie ambiance urbaine, l'exposition retrace une histoire européenne en lien avec ses origines nord-américaines, son arrivée et développement en Europe, les modes de vie qui s'y rattachent, ses évolutions et influences dans la société.

Des artistes invités ont réalisé des fresques dans l'espace de lieu unique : Shoe (Pays-Bas), Zeta (Espagne), Rae Martini (Italie), Paul du Bois-Reymond (Pays-Bas) et les Nantais : Nasher, Moner, Meyer, Persu.

Mode2, également présent, a réalisé une toile in situ qui appartient à la collection du MuCEM.

Enfin, une sélection de films a accompagné l'exposition sur toute sa durée, notamment un film de montage d'extraits des interviews de graffeurs rencontrés au cours de sa recherche par Claire Calogirou.

Les photos des pages suivantes ont été réalisées durant le montage de l'exposition ainsi qu'au cours du vernissage.

Rail de Nantes

MuCEM, mai 2011, 17 h

Festivals d'été 2011

L'association Ateliers a été créée en 2001 pour accompagner les ateliers de médiation de l'école de Nantes. Elle organise des ateliers de médiation et de formation pour les enseignants et les élèves. Elle organise également des ateliers de médiation et de formation pour les enseignants et les élèves. Elle organise également des ateliers de médiation et de formation pour les enseignants et les élèves.



Vernissage

